

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph PACCOLAT

Conte de Noël (travaux d'élèves)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1936, tome 35, p. 286-288

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

CONTES DE NOËL

II

Tu connais, petit frère, ce vieux grand-papa tout crasseux, dégoûtant, à la démarche fourbe et au chapeau enfoncé dans la tête, ce vieux grigou, qu'en jouant aux initiales nous appelions : « Le Châtelain », avec de grands éclats de rire. Tu te rappelles sans doute ses yeux toujours à demi clos, sa figure creusée où la bouche semble une ride plus grosse que les autres, cette bouche qui ne s'ouvrait entièrement que pour nous gronder.

Il s'acheminait vers la forêt toutes les fois que nous le voyions longer les maisons de la ruelle ; la forme d'une hache se dessinait dans le sac de serpillière qu'il portait sur l'épaule à la manière d'un chiffonnier, le retenant du bras gauche replié à la hauteur de la poitrine ; à chaque pas qu'il faisait, la hache oscillait sur le dos de l'homme ; et tu te souviens de ce tic qu'il avait, dont nous riions quand il s'était éloigné quelque peu : sa main gauche, il la tenait toujours plaquée au bas des reins et, du pouce et du majeur, il exécutait, à intervalles réguliers, des espèces de chique-naudes, comme s'il taquinait une oreille invisible.

Eh bien ! un soir de Noël — j'avais alors juste ton âge — le vieux était allé au bois ; mais contre son habitude, il s'était dirigé vers les mélèzes qui recouvrent la colline de Saint-Jean. Je l'avais suivi de loin et je le voyais encore, pendant qu'il traversait ce large plateau blanc, flanqué de la paroi rocheuse où s'élève la chapelle. A un moment, le chemin se divise en plusieurs sentiers, qui, tous, allaient se perdre dans le noir complet. Mon homme prit peut-être celui qui mène au Catogne : il m'avait suffi, hélas ! d'une seconde d'inattention pour le perdre de vue : le temps de pétrir une boule de neige que je m'apprêtais à lancer contre un sapin pour le plaisir d'abattre ou de trouer tout au moins son hennin blanc.

J'étais seul devant cette nuit désespérante et je sentis qu'elle avait dérobé mon secret. Rien ; je ne percevais plus rien.

Ah ! si ! là-bas ! On a bougé... L'imbécile, c'est une branche que le vent soulève ! Pas très sûr, pourtant...

Je courus me blottir derrière un talus, l'œil toujours fixé sur cette branche un peu louche. Une nouvelle agitation : de la neige tomba, comme une pluie silencieuse de colombes tuées. Un bruissement s'éveille et se prolonge dans les haliers ; puis un craquement sec... et quelque chose de grand comme un homme apparut sur le chemin. C'était un homme, sans doute, puisqu'il avançait, bien que très lentement, de crainte, je suppose, qu'il ne laissât dans la neige l'empreinte de ses pas. Sa forme était singulière et son allure étrange : tu l'aurais pris pour une espèce d'église mouvante avec son clocher.

Il se rapprochait, grisâtre dans l'obscurité — mais je sentais qu'il eût été blanc à la lumière du jour. — Sa tête disparaissait sous un énorme capuchon. Je commençais à trembler. Mais son ampleur — oh ! il était plus gros et plus large qu'un père capucin — m'amusait particulièrement et dissipait ma crainte. Il passa tout près de moi. Alors s'avéra le soupçon invraisemblable que son capuchon m'avait inspiré : le Père Noël sortait de la chapelle de Saint-Jean : j'avais trouvé son domicile.

Lorsque je voulus le revoir, il était déjà loin ; non seulement à quelques pas de moi, mais tout près des rocs, car il avait traversé le plateau. Il s'arrêta, s'essuya le front plusieurs fois avec un pan de sa robe, puis se hissa sur la pointe des pieds pour regarder par dessus les broussailles qui bordaient la paroi. Au spectacle...

— Et ses jouets ? N'en avait-il pas ?

— Attends un peu. Mais, où en étais-je ?

— Tu me parlais d'un Père Noël sans joujoux ni bonbons...

— J'y suis. A la vue du village endormi, il se caressa la barbe en signe de joie et, d'une poche intérieure de sa soutane, il tira des pantins et les fit gesticuler. Je l'entendis remonter des autos et des avions mécaniques ; il les déposa à terre pour les essayer ; mais ils s'empêtraient dans la neige et les roues patinaient. Après la révision générale de son bazar, il repartit. Il marchait comme sur une route, comme si les buissons n'existaient pas. Il était au bord de l'abîme : je poussai un cri... Il ne m'entendit point, mais continua droit en avant et disparut dans la nuit.

Je pouvais descendre.

Pas encore. Tu n'as jamais vu un ours vivant ? eh bien ! si tu m'avais accompagné, tu te serais évanoui. Ah ! l'affreuse bête ! elle m'a causé une telle stupeur ! Je réussis cependant à quitter ma dangereuse position et à me cacher dans le tronc creux d'un chêne, d'où je pus suivre ses mouvements. Un ours, ou un avorton d'ours avançait sur le sentier du Catogne. Ses yeux brillaient comme des perles glauques. Il poussait des hululements de chouette, de quoi effrayer ceux qui l'eussent entendu sans l'apercevoir.

Mais il n'était pas plus ours que moi, l'animal que je tâchais d'identifier. Il approchait lorsqu'une rafale me fit tressaillir, ébranlant tout sur son passage : des vagues de neige se brisaient contre les grands arbres. Le monstre prit alors une envergure effrayante : comme si, tout d'un coup, il lui avait poussé des ailes de chauve-souris. Horreur ! un être humain ! Le vent s'engouffrait dans son manteau et le faisait flotter en tous sens. Il sortait de ses vêtements secoués un bruit étrange de ferraille et de noix sèches qui se choquent ; c'était comme un orgue de Barbarie détraqué.

Est-ce que le diable aurait à son service un père Noël en habits noirs et déchirés ? un être malfaisant, assez malicieux pour singer le charitable envoyé de Dieu ? Dès lors, j'y ai toujours cru et j'y crois encore.

Soudain, le hideux personnage se retourna et, d'un juron infernal, maudit la tempête. C'était le vieux « Châtelain ».

Tu ne me croiras pas ; mais j'en suis sûr : son visage ridé, ses « chiquenaudes » n'ont pas menti. J'avais découvert le père Noël du diable. Et je compris alors pourquoi il n'ose pas regarder en face et pourquoi il évite tout le monde.

Arrivé au bord du précipice, il s'arrêta. A ses pieds, le village s'éveillait ; les fenêtres sortaient de l'ombre, une à une, plus brillantes, plus mystérieuses qu'à l'ordinaire, à cause des arbres de Noël qu'on venait d'allumer. Il dut rager dans son cœur en imaginant, autour du sapin chargé de merveilles éblouissantes, les familles heureuses, quand l'air de la chambre n'est plus qu'un doux parfum de résine, de bougies et d'oranges. C'est alors, je pense, qu'il repéra le logis de quelques garnements dont il pourrait troubler la joie, car il descendit.

— Oh ! Joseph ! Dis-moi, n'est-ce pas lui qui, au dernier Noël, a posé un martinet sur ma fenêtre ?

*Joseph PACCOLAT,
élève de Syntaxe B*